

TRAITS DE RÉSISTANCE

Les Compagnons de la Libération : art, histoire et mémoire



N°1

L'ORDRE DE LA LIBÉRATION

L'Ordre de la Libération est institué par le général de Gaulle en 1940 afin de récompenser les personnes ou les collectivités militaires et civiles qui se sont signalées dans l'œuvre de libération de la France et de son Empire.

Deuxième ordre national français après la Légion d'honneur, et deuxième chancellerie nationale, l'Ordre de la Libération ne comporte qu'un seul titre, celui de **Compagnon de la Libération** et un insigne unique, la croix de la Libération. Au total, 1 038 croix de la Libération ont été décernées à des personnes physiques, 18 à des unités militaires et 5 à des communes françaises : Nantes, Grenoble, Paris, Vassieux-en-Vercors et l'Île de Sein. Ce nombre restreint d'attribution donne à l'Ordre de la Libération un caractère exemplaire et fait de la croix de la Libération la distinction française la plus prestigieuse au titre de la Seconde Guerre mondiale.

ÉDITORIAL

MAXIME BOUCHET



Étudiant en deuxième année du double diplôme entre Sciences Po Paris et Sorbonne Université en histoire.

LOUISON CURLIER



Étudiante en deuxième année au collège universitaire de Sciences Po Paris.

Dans le cadre de notre formation à l'Institut d'Études Politiques de Paris, nous avons la chance d'effectuer cette année notre parcours civique au sein de l'Ordre de la Libération. Animés par le désir de faire vivre et de transmettre la mémoire des Compagnons de la Libération et des médaillés de la Résistance française, notamment auprès de notre génération, nous avons conçu une revue culturelle destinée à partager la diversité de leurs parcours.

À travers cette publication, nous proposons un regard contemporain sur leur engagement, en soulignant la manière dont la culture, qu'il s'agisse de littérature, de cinéma, d'arts visuels ou de musique, peut éclairer et prolonger leur héritage. Chaque trimestre, nous présenterons des œuvres relatives à une thématique que nous aurons choisie. Le premier numéro sera consacré à l'engagement de la jeunesse, un thème qui s'inscrit dans la volonté de transmission des valeurs de courage et de citoyenneté de l'Ordre de la Libération.

INTRODUCTION

Élevée dans le souvenir de la « Der des Der », la jeunesse française qui grandit durant l'entre-deux-guerres s'efforce d'entrevoir un avenir plus lumineux que celui qu'avaient connu leurs aînés. Cependant, la déferlante des événements qui aboutit à la défaite de 1940 et à l'instauration du régime de Vichy sape ses espoirs et la plonge dans le tourbillon de l'Occupation et de la Collaboration.



Le général de Gaulle vient de remettre la croix de la Libération à titre posthume de Pierre Olivier à son fils, Jean Paul. Saint-Nom-la-Bretèche, 28 septembre 1947.

Particulièrement remarquable est l'engagement des jeunes Compagnons, qui nous intéresse ici. Ainsi beaucoup n'ont pas atteint la majorité, lorsqu'en dépit des immenses dangers qui accompagnent l'entrée en Résistance, ils décident de risquer leur vie pour la libération de la France.

L'intrépidité de ces jeunes Compagnons – une centaine d'entre eux n'ont pas 20 ans en 1940 – ne peut que nous inspirer : c'est pourquoi nous allons nous attacher à étudier les motifs et les formes de leur engagement au travers des productions culturelles qu'ils ont réalisées ou inspirées, permettant de saisir une image vivante de leur jeunesse, en guerre, et au service de la France.

SOMMAIRE

ROMAIN GARY : REVOIR LA PROMESSE DE L'AUBE

La Promesse de l'Aube, Eric Barbier,
d'après le roman éponyme de Romain Gary

6-7

DANIEL CORDIER : AVANT LA GRANDE HISTOIRE

Les Feux de Saint-Elme, Daniel Cordier

8-9

HUBERT GERMAIN : L'ESPOIR EN HÉRITAGE

Espérer pour la France, Hubert Germain

10-11

HENRI FERTET : UN RUBAN POUR LA MÉMOIRE

Pièce issue des collections du musée de l'Ordre de la Libération

12-13

LAZARE PYTKOWICZ, LA MORT AUX TROUSSES

Podcast issu de la série *Compagnons de la Libération*

14-15

ANDRÉ BOLLIER : PORTRAIT D'UN PÈRE

André Bollier "Vélin". Artisan héroïque des journaux clandestins (1920-1944), Vianney Bollier

16-17

LES COMPAGNONS DE SCIENCES PO

Deux destins liés : Pierre Arrighi et François Delimal

18-21

CONCLUSION

22-23

LA PROMESSE DE L'AUBE

Le film La Promesse de l'aube a été réalisé en 2017 par le réalisateur français Éric Barbier. Il s'agit d'une adaptation au cinéma du récit éponyme de Romain Gary, écrit en 1960. Emporté par l'amour dévorant d'une mère persuadée du destin exceptionnel de son fils, le film suit leur parcours depuis la Pologne jusqu'à la France, entre espoirs, sacrifices et illusions.



Exceptionnel destin en effet que celui de Romain Gary. Derrière le géant de la littérature française du XXe siècle, deux fois prix Goncourt, le public méconnaît souvent l'engagement du jeune homme de 26 ans en 1940 pour la libération de la France, sa patrie d'adoption. Parce que Romain n'est pas né Gary, mais Roman Kacew, en 1914, à Vilnius, alors sous domination russe.

Le 12 novembre 1970, à Colombey-les-Deux-Églises, Romain Gary est en tenue d'aviateur derrière le catafalque du général de Gaulle, portant fièrement sa croix de la Libération à la poitrine. Quelques jours plus tôt, en apprenant la tragique disparition, il prenait une dernière fois la plume pour rendre hommage au chef de la France Libre.

Il écrit : "Quelque chose d'essentiel a été préservé, quelque chose qui est libre enfin de demeurer pour toujours hors du saccage du temps, comme au dessus de ces ombres malfaisantes qui rampent et se dressent éternellement contre toutes les sources de lumière.". Derrière cet hommage à un homme d'exception s'en dresse pourtant un autre.

Interprété par le talentueux Pierre Niney, le film met donc en scène l'incessante pérégrination entre Vilnius, Varsovie puis, enfin, Nice. Cette fuite permanente sert surtout de décors à l'amour étouffant qu'une mère porte à son fils. Elle veut le voir diplomate, écrivain, chevalier de la Légion d'honneur. Elle aura simplement oublié... Compagnon de la Libération !

ÉRIC BARBIER

Le biopic raconte en réalité une double histoire d'amour. Celle, d'abord, qui unit Nina Kacew, portée à l'écran par Charlotte Gainsbourg, et son fils Romain, qu'elle sait voué à un grand destin. Puis, celle qui lie tous deux à la France, la "patrie de Victor Hugo" qui apparaît comme la promesse d'un nouveau départ, loin de la haine antisémite qui les poursuit. Le film joue d'ailleurs habilement sur les contrastes. La France apparaît comme un petit paradis, le soleil de la Côte d'Azur, nouvelle terre des Kacew, rompt avec la neige et le ciel assombri des premières scènes.

Le ciel se couvre rapidement avec l'arrivée des Allemands en 1940, et Romain Gary doit aussi affronter la santé déclinante de sa mère. Il se lance alors dans une course contre le temps, entraînant le spectateur dans sa volonté d'accomplir de grands exploits pour la France avant sa disparition. Malheureusement, il n'aura jamais l'occasion de lui montrer avec fierté le ruban noir et vert qui honore les héros.



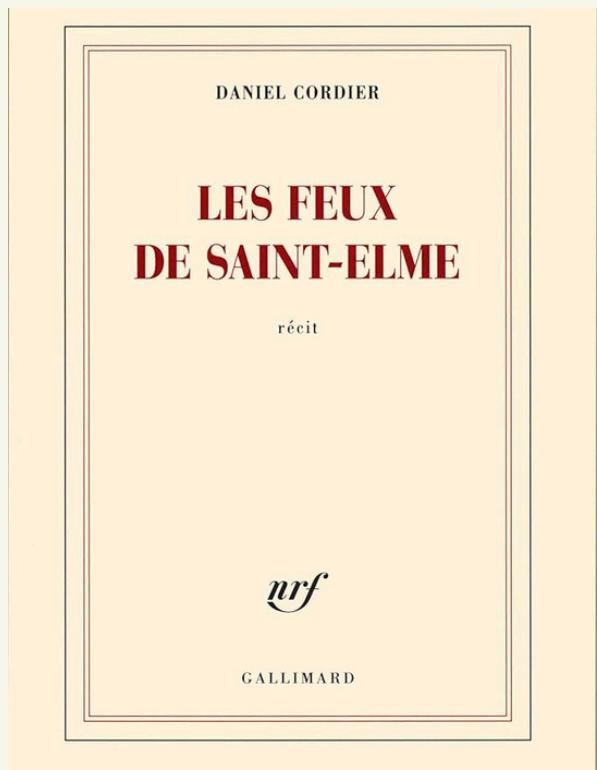
Nancy, place Stanislas, 19 août 1945, le capitaine Romain Gary lors de la remise de sa croix de la Libération par le général Valin.

Le film présente donc à nos yeux deux mérites. D'abord, il met en scène une histoire très humaine. Cela peut sembler quelque peu prosaïque certes, mais cela permet surtout de rapprocher le spectateur de l'histoire de Romain Gary au travers de sa relation très personnelle avec sa mère, en exposant leurs peurs, leurs espoirs et leurs difficultés. À la différence de ce que peuvent en penser certaines critiques médiatiques, ces éléments rendent bien le film touchant et sincère.

Mais le biopic permet également d'interpréter sur le grand écran la promesse républicaine défendue par la mémoire des Compagnons de la Libération. Celle qui permet à des hommes et des femmes, venus d'horizon divers, parfois lointains, de servir la France. Le choix d'acteurs reconnus et appréciés pour l'incarner et la porter au public lui assure un beau succès.

LES FEUX DE SAINT-ELME

Avant d'évoquer la flamboyante épopee d'Hubert Germain, voici l'intime témoignage de Daniel Cordier. Ils ont été les derniers Compagnons de la Libération. Nés en 1920, ils sont tous les deux à Bordeaux en 1940, et partent pour Londres dès le mois de juin, sans jamais se rencontrer. Ils incarnent deux voies différentes, deux engagements pour la France, complémentaires et magnifiquement racontés : Alias Caracalla pour Cordier, Espérer pour la France pour Germain. Voici leur histoire.



Comme la plupart des Compagnons de la Libération, l'engagement de Daniel Cordier pour la France débute dès 1940. Indigné par l'armistice, il embarque à seulement 19 ans à bord du Léopold II, espérant rejoindre l'Algérie pour continuer la lutte. Le navire met finalement le cap de l'Angleterre, où Cordier s'engage dans la France libre. Formé par le BCRA (les services secrets gaullistes), il est parachuté en France en 1942, à l'âge de 21 ans, et y devient le secrétaire de Jean Moulin, premier président du Conseil national de la Résistance à partir de 1943. Daniel Cordier racontera cette aventure exceptionnelle dans *Alias Caracalla*, publié en 2009.

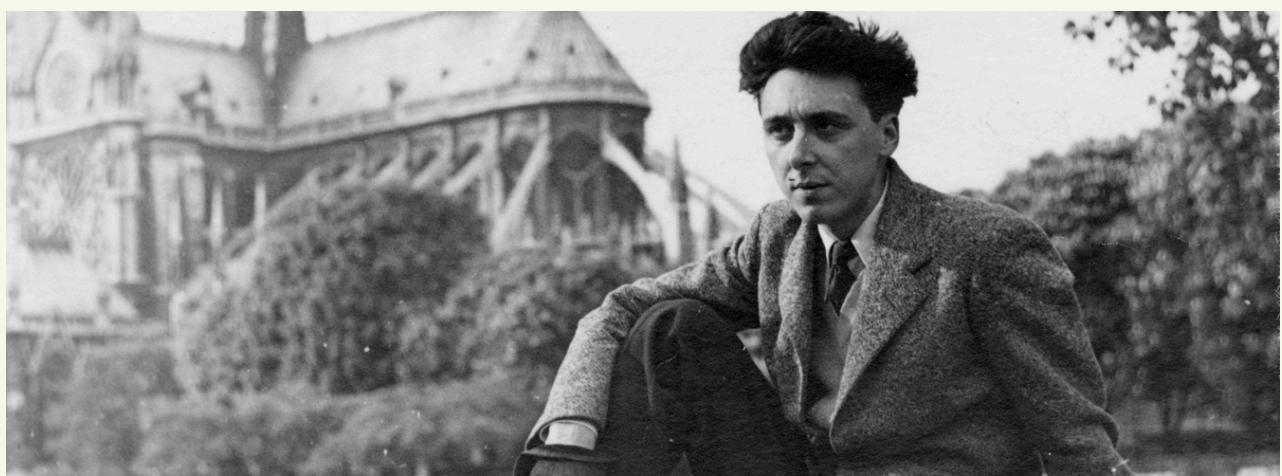
Mais ce n'est pas cette partie de l'histoire, héroïque et récompensée comme telle, que nous avons voulu vous présenter. C'est celle plus intime, moins connue, du jeune Daniel Cordier d'avant-guerre, du jeune adolescent en pension qui, comme vous et moi, s'éveille à l'adolescence et prend conscience des sentiments qui l'agitent. Avec *Alias Caracalla*, le monument de l'Histoire était dressé ; avec *Les Feux de Saint-Elme*, c'est l'homme derrière le héros qui se dévoile. Car il aura longtemps hésité avant d'oser livrer au public cet épisode intime. C'est une bataille intérieure, ardente et silencieuse, contre ses « élans obscurs » que raconte Daniel Cordier au seuil de son existence. Sans jamais les nommer, Cordier évoque avec pudeur la naissance de ses premières passions homosexuelles.

DANIEL CORDIER

Le récit raconte une jeunesse bordelaise tranquille, soudain bouleversée par des sentiments étrangement nouveaux que l'auteur accueille au début avec une forme d'incompréhension. Daniel Cordier y dénonce la morale un peu étouffante d'un monde bourgeois qui proscrit le désir et condamne la tendresse. Il trouve pourtant son salut dans la littérature, elle lui tend la main et parvient à dissiper la solitude de son cœur.

Dans la ferveur, une première relation naît et donne chair aux premiers sentiments. On veut bien croire au grand amour, mais elle se révèle assez vite fragile et brève. Puis la passion se dévoile sous d'autres traits. Là encore, le cours des évènements déçoit. Mais cette fois, Daniel Cordier ne s'y résout pas, et ne s'y résoudra jamais vraiment. Daniel Cordier cherchera tout sa vie à retrouver l'homme qu'il a aimé.

Et c'est peut-être pour le saisir une dernière fois qu'il écrit ce livre, sorte d'ultime offrande avant le silence. C'est un récit touchant, parfois dur, souvent mélancolique. Mais il éclaire une part méconnue de la personnalité de Daniel Cordier, dont la vie ne commence pas - et ne se résume pas - à son engagement dans la Résistance.



Daniel Cordier à Paris en 1945 © Famille Daniel Cordier

Quelle singularité, enfin, que cette jeunesse si différente de celle de son futur compagnon de lutte, Hubert Germain, qui, au même moment, parcourt le monde et affermit sa foi. Daniel Cordier s'est éteint en 2020, laissant, avec *Les Feux de Saint-Elme*, la flamme d'une jeunesse ardente.

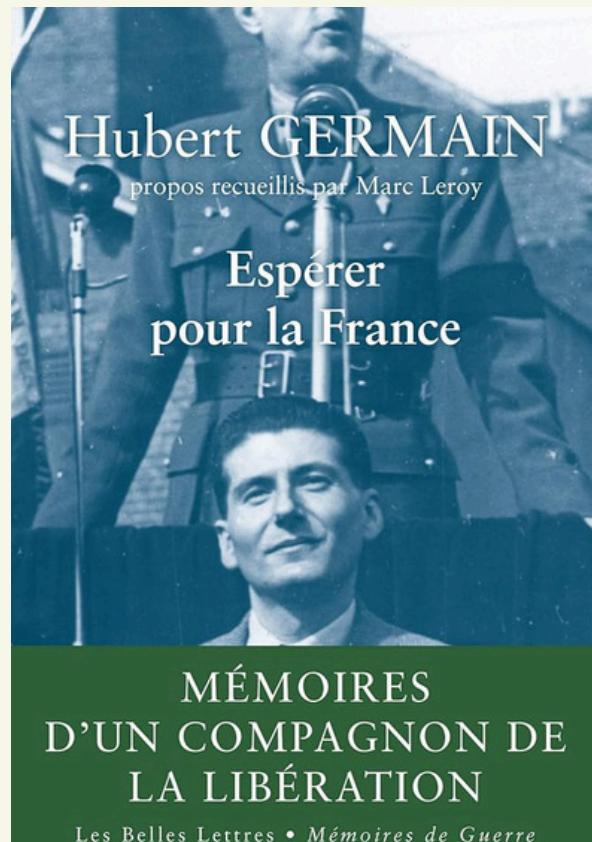
ESPÉRER POUR LA FRANCE

Après l'intime témoignage de Daniel Cordier, voici la flamboyante épopee d'Hubert Germain. Ils ont été les derniers Compagnons de la Libération. Nés en 1920, ils sont tous les deux à Bordeaux en 1940, et partent pour Londres dès le mois de juin, sans jamais se rencontrer. Ils incarnent deux voies différentes, deux engagements pour la France, complémentaires et magnifiquement racontés : Alias Caracalla pour Cordier, Espérer pour la France pour Germain.

Si les deux ouvrages que nous croisons semblent livrer une vision intime des deux Compagnons, ils présentent deux parcours très différents. Tout semble en apparence opposer Daniel Cordier et Hubert Germain. Le premier grandit entre Arcachon et Bordeaux, tandis que le second suit son père, général, d'une affectation à l'autre, de Paris à Hanoï, en passant par Damas, le Dauphiné et, finalement, Bordeaux.

Leur rapport à la foi distingue également leurs premières années : la croyance de Cordier est troublée par ses sentiments qui le tourmentent, quand Germain, lui, l'affermi en allant jusqu'à servir la messe au Saint-Sépulcre, une fidélité religieuse qui ne le quittera d'ailleurs jamais. C'est leur foi en la France qui finit, malgré tout, par les conduire à Londres.

Hubert Germain y trouve l'espoir de défendre la libération de la France. De cet espoir, le dernier des Compagnons décide, à la toute fin de sa vie, d'en faire le titre de son autobiographie. Il offre un vibrant hommage à son pays, espérant raviver les braises des disparus afin qu'elles puissent, si la France en avait de nouveau besoin, embraser le cœur de sa jeunesse.



Le cœur d'Hubert Germain n'a, lui, pas attendu : il s'était embrasé pour la France dès 1940, alors qu'il n'a pas encore 20 ans. Refusant de servir dans une armée qu'il juge désormais fantoche, il raconte rendre copie blanche au concours de Navale et gagne Londres sans l'accord de ses parents, un geste d'audace qui lui vaut plus tard la médaille de la Résistance française.

HUBERT GERMAIN

Puis il parcourt l'Afrique du Nord, parmi les braves de Bir-Hakeim et d'El Alamein. La violence de la guerre ne l'intimide pas : il remonte l'Italie, devient Compagnon de la Libération, puis foule à nouveau le sol français, qu'il défend jusqu'en Alsace. Viennent ensuite des retrouvailles douloureuses avec son père.



Hubert Germain (à gauche) à El Manassib, fin octobre 1942.

Derrière la fierté du récit transparaît pourtant une profonde modestie, celle du jeune légionnaire qui n'oublie jamais ses frères d'armes et leur dédie chacun de ses exploits. Cet état d'esprit fait la force de l'Ordre de la Libération qui, bien que construite au travers de choix et de destins individuels et héroïques, rappelle l'évidence d'une aventure collective.

La construction même du témoignage présente enfin un intérêt particulier pour l'histoire. Dans certains cas, nous le verrons, ce sont des fils qui prennent la plume pour leur père. Dans d'autres cas, ce sont les Compagnons eux mêmes qui retracent le fil de leur histoire. Ainsi, à l'image de Cordier qui entreprend son récit au soir de sa vie, Germain ne revient sur son engagement qu'à l'approche de la fin.

Hubert Germain a été fait Compagnon de la Libération par décret du 20 novembre 1944. Selon ses propres termes, la foudre lui est tombée sur la tête, il croit à une erreur ! Et pourtant non, le général de Gaulle le reconnaît personnellement parmi les siens, « dans l'honneur et par la victoire ». Dernier d'entre eux, Hubert Germain s'est éteint le 12 octobre 2021. Lors de l'hommage national qui a suivi sa disparition, le président de la République aura ces mots justes : « À l'aube comme au crépuscule, il fut le dernier à rendre les armes ».

UN RUBAN POUR HENRI FERTET

LA VALEUR N'ATTEND PAS

Ne vous y trompez pas : vous n'êtes pas dans les réserves de la Comédie-Française, ni sur le point d'assister à une tragi-comédie du Cid de Corneille. Nous sommes en mars 1945, à Besançon. La dépouille d'Henri Fertet, jeune résistant, est inhumée au cimetière de Saint-Ferjeux et regagne sa terre natale. Soudain, un inconnu s'avance sous les regards émus. Il dépose un ruban modeste, orné de ces mots devenus symboliques : « **La valeur n'attend pas le nombre des années** ».

Né en 1926, élève appliqué et passionné d'Histoire, Henri Fertet refuse la résignation de la défaite. À l'été 1942, il rejoint un groupe de résistants locaux avant d'intégrer, en 1943, les Francs-tireurs et partisans, au sein du groupe Guy Môquet, en hommage au militant communiste fusillé à 17 ans en 1941.



Réinhumation de Henri Fertet au cimetière de Saint-Ferjeux à Besançon en mars 1945

Devenu chef d'équipe, Fertet participe à plusieurs actions armées et blesse mortellement un commissaire des douanes allemandes. Traqué, il est arrêté le 3 juillet 1943, puis incarcéré à la prison de la Butte, à Besançon. Après quatre-vingt-sept jours d'interrogatoires et de torture, il est condamné à mort par un tribunal militaire allemand et fusillé, le 26 septembre 1943, avec quinze de ses camarades. Il n'avait que seize ans.

Durant sa captivité, Henri Fertet fait preuve d'un courage et d'une sérénité impressionnantes pour son jeune âge. Il continue d'affirmer dans ses écrits son attachement à la France. Sa foi sincère et sa conviction d'agir pour une cause juste l'aident à affronter l'attente de l'exécution avec une lucidité assez bouleversante pour un jeune homme de son âge. Jusqu'au bout, il affronte la mort sans haine ni peur, convaincu de servir une cause plus grande que lui.

Dans les derniers jours, Henri Fertet prend la plume pour dire ses adieux à sa famille. Craignant que sa lettre ne trouve jamais sa destination, il confie à son camarade de cellule les mots qu'il souhaite transmettre : « Je veux une France libre et des Français heureux. [...] Que les Français soient heureux, voilà l'essentiel. ».

LE NOMBRE DES ANNEES

Le témoignage de ce codétenu a été retrouvé récemment dans les papiers de René Brouillet, alors directeur de cabinet du général de Gaulle. Envoyé en 1945 par la famille d'Henri Fertet, ce document nous plonge dans l'intimité du jeune homme et révèle son sens du devoir, sa foi et sa fraternité envers ses camarades. Il y relate notamment la réponse de Fertet à ses juges, qui lui demandent s'il entend solliciter la grâce : « Messieurs les juges, je n'ai plus rien à vous dire. J'ai fait mon devoir. Ma famille et ma patrie peuvent être fières de moi. »



“

Je meurs pour ma Patrie. Je veux une France libre et des Français heureux. Non pas une France orgueilleuse, première nation du monde, mais une France travailleuse, laborieuse et honnête. Que les Français soient heureux, voilà l'essentiel. Dans la vie, il faut savoir cueillir le bonheur. [...] Adieu, la mort m'appelle. Je ne veux ni bandeau, ni être attaché. Je vous embrasse tous. C'est dur quand même de mourir. Mille baisers. Vive la France.

”

LAZARE PYTKOWICZ

« Lazare Pytkowicz, la mort aux trousses » est un épisode de la série de podcasts *Compagnons de la Libération* produite par l'Ordre de la Libération avec Radio France. Dans cet épisode, nous découvrons le récit de l'adolescence hors-normes du plus jeune Compagnon de la Libération ayant survécu à la guerre.



Avant la guerre, Lazare Pytkowicz mène à Paris une vie heureuse, entouré par sa famille. En 1928, il avait été le premier de sa fratrie à naître en France, après que la famille a quitté la Pologne pour Paris en 1924. « Toute ma famille existait encore autour de moi, heureuse de vivre », se souvient Lazare Pytkowicz après que la guerre l'a privé de ce bonheur.

Lazare Pytkowicz n'a que douze ans lorsque les soldats du *Reich* mènent leur fulgurante invasion de la France. La Marne, frontière infranchissable en 1914, n'offre pas de rempart et bientôt les Allemands entrent à Paris. L'armistice du 22 juin 1940 et le statut des Juifs de France du 3 octobre 1940 précipitent la trahison de la protection que la France avait promise aux Pytkowicz.

Bien que non-pratiquants, ils sont contraints de s'enregistrer auprès du régime de Vichy en tant que Juifs. Pour autant, le dévouement de la famille Pytkowicz envers la France ne faillit pas, alors même que l'année 1942 décime la famille de Lazare : en mai, son frère et l'une de ses sœurs sont déportés pour fait de résistance et, en juillet, le reste de la famille est arrêtée au cours de la rafle du Vélodrome d'Hiver.

Alors qu'il fait face à la mort, Lazare Pytkowicz décide de la défier : avec l'autorisation de son père, il s'évade du Vélodrome. Bien qu'il n'ait alors que 14 ans, il refuse avec fougue de se cacher jusqu'à la fin de la guerre et insiste pour lutter au service de la France.

LA MORT AUX TROUSSES

Malgré son très jeune âge, Lazare Pytkowicz devient en janvier 1943 « Petit Louis », agent de liaison des groupes francs des Mouvements unis de Résistance (MUR) à Lyon. Dès lors, il transporte armes, documents et argent pour les MUR, dans une ville qui lui était jusqu'alors inconnue et où il vit seul, alors qu'il n'a que 15 ans.

En octobre 1943 il est arrêté par la *Gestapo* de Klaus Barbie à Lyon mais parvient le soir même à tromper par la ruse ses agents. Après une évasion spectaculaire, il reprend immédiatement son activité résistante.



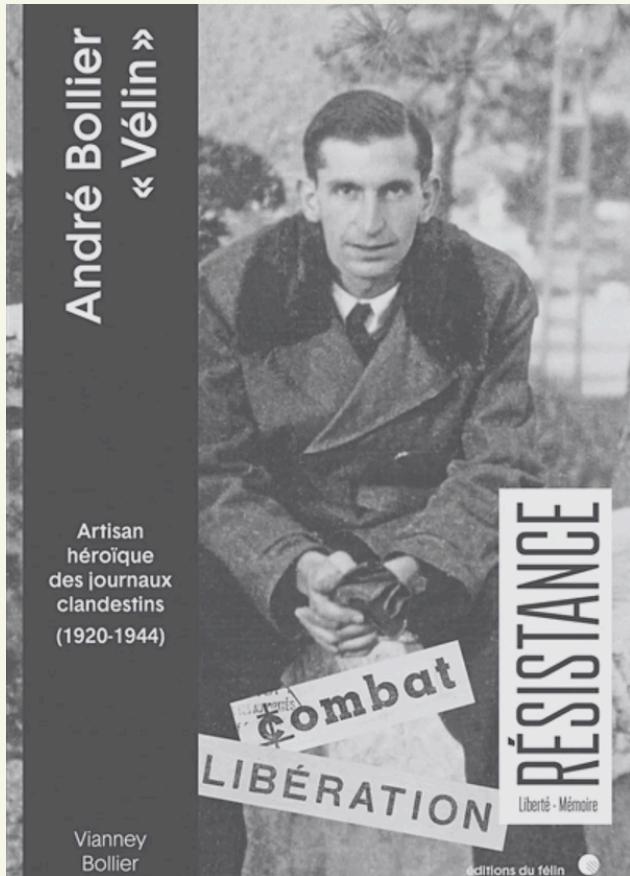
La famille Pytkowicz avant le début de la guerre. Lazare est l'avant-dernier en partant de la gauche.

« Brûlé » à Lyon, il retrouve Paris, où il reprend son activité d'agent de liaison pour le Mouvement de Libération nationale (MLN), nouvelle appellation des MUR. Arrêté par la Milice en 1944, Lazare s'échappe une nouvelle fois alors qu'il s'apprêtait à être déporté.

Après la Libération de Paris, seuls le frère et la sœur de Lazare déportés comme résistants reviennent des camps. Après avoir surmonté des souffrances indicibles, Lazare redevient un adolescent de 16 ans, dont la famille lui a été arrachée. Signe de son jeune âge, la croix de la Libération lui est remise alors qu'il est encore à l'école, dans le bureau du directeur !

Lazare Pytkowicz, du fait de son extrême jeunesse, incarne le courage des Compagnons de la Libération qui, face à l'Occupant, n'ont jamais reculé. Particulièrement marquantes sont les trois évasions du jeune résistant, que l'épisode du podcast « Lazare Pytkowicz, la mort aux trousses » relate avec intensité, notamment en incorporant des témoignages de Lazare Pytkowicz lui-même.

ANDRÉ BOLLIER « VÉLIN »



C'est cet engagement exceptionnel que Vianney Bollier raconte dans son livre *André Bollier « Vélin »*. *Artisan héroïque des journaux clandestins*. Plus qu'une biographie, Vianney Bollier nous offre une fresque de la vie de son père. En effet, André Bollier a eu deux enfants, Marie-Ange et Vianney, mais il n'a connu que sa fille aînée.

Ainsi, empreint d'une admiration filiale conjuguée à la cruelle absence de celui que sa lutte contre l'Occupant a mené jusqu'au sacrifice en 1944, son récit brosse le portrait du père qu'il n'a pas connu.

L'engagement d'André Bollier au service de la France frappe par sa précocité et son intensité. Il intègre en 1938 à seulement 18 ans l'École Polytechnique afin de servir la France en tant qu'élève-officier, alors que la confrontation militaire menace toujours davantage. Mobilisé comme sous-lieutenant d'artillerie en septembre 1939, il est grièvement blessé durant la bataille de France.

André se rétablit miraculeusement tandis que la France s'effondre. Refusant la défaite, sa volonté d'agir se traduit dès 1941 par un dévouement sans bornes à la cause de la Résistance, jusqu'à sa mort en 1944.

De son enfance jusqu'à sa mort tragique face à la Gestapo en passant par ses brillantes études, Vianney Bollier relate en s'appuyant sur les mémoires familiales ainsi que sur un important travail de documentation le parcours d'André Bollier. Nous découvrons ainsi en détail l'engagement d'André Bollier au sein de la Résistance, ainsi que les personnages qui ont croisé son chemin au cours des années 1941-1944.

Néanmoins, cette fresque de vie est autant celle d'André Bollier que celle d'une autre figure centrale de sa vie : Noëlle Bollier (née Benoit), son épouse.

PORTRAIT D'UN PÈRE

D'une part, l'auteur raconte avec tendresse l'histoire d'amour éblouissante qu'ont connu ses parents, des prémisses de leur histoire jusqu'à son issue tragique. D'autre part, il insiste également sur le rôle largement méconnu joué par Noëlle Bollier dans la Résistance.

En dépit des immenses dangers qui entourent la vie des Bollier à partir de 1941, Vianney Bollier parvient à faire entrer son lecteur dans l'intimité de ce couple, et démontre ainsi que l'amour subsiste en temps de guerre. Véritable ode à l'amour qu'ont connu ses parents, la biographie d'André Bollier parvient à dépasser la restitution factuelle des faits d'armes de ce dernier, pour nous offrir une vision empreinte d'humanité.



Mariage de Noëlle et André Bollier. 7 avril 1942

L'engagement exceptionnel d'André Bollier est magnifiquement saisi par Albert Camus, qui a été le rédacteur en chef de *Combat* de 1943 à 1944 : « Si nous sommes quelques-uns à avoir survécu à Bollier, c'est seulement que nous avons fait moins que Bollier et que lui a fait tout ce qu'il était acceptable de faire à ce moment ».

Son engagement a également été honoré par sa décoration posthume de la Légion d'honneur, la croix de la Libération, la croix de Guerre 39-45 avec étoile d'argent et la médaille de la Résistance française avec rosette.

LES COMPAGNONS



PIERRE ARRIGHI



JEAN-PIERRE BERGER



JACQUES BINGEN



MAURICE DU BOISROUVRAY



CLAUDE BOUCHINET-SERREULLES



MAURICE BOURGÈS-MAUNOURY



JACQUES CHABAN-DELMAS



GEOFFROY CHODRON DE COURCEL



FRANÇOIS DELIMAL

DE SCIENCES PO



RAYMOND DRONNE



PIERRE DUREAU



EMMANUEL D'HARCOURT



EDMOND NESSLER



FRANÇOIS D'HUMIÈRES



AUGUSTIN JORDAN



JEAN POMPEI



JOSEPH HACKIN

DEUX DESTINS LIÉS

L'École libre des Sciences Politiques, fondée en 1871 par Émile Boutmy et ancêtre de l'Institut d'Études Politiques de Paris (Sciences Po Paris) s'est distinguée pendant la Seconde Guerre mondiale par l'engagement exceptionnel de sa communauté étudiante, qui a fourni notamment 17 Compagnons de la Libération. Nous vous proposons d'en découvrir deux qui, alors étudiants, se sont illustrés par leur engagement exceptionnel : Pierre Arrighi et François Delimal.

PIERRE ARRIGHI



D'étudiant brillant en finances publiques à l'École libre des Sciences Politiques, Pierre Arrighi se mue, au terme de la défaite de 1940, en un résistant de la première heure, alors qu'il n'a pas encore 22 ans. Dès l'hiver 1940, il participe à l'évasion de prisonniers de guerre et à la collecte de renseignements au sein du mouvement Les Petites Ailes. Désormais avocat au barreau de Paris, il utilise ses nouvelles fonctions pour déguiser ses activités résistantes. En 1942, une vague d'arrestations survient au sein de l'organisation conséquemment à une trahison, à laquelle Pierre Arrighi échappe. Ne parvenant néanmoins pas à relever le mouvement, Pierre Arrighi rejoint l'Organisation nationale de la Résistance, mouvement successeur des Petites Ailes fondé par Jacques Lecompte-Boinet. Malgré son jeune âge et sa majorité à peine entamée, Pierre Arrighi devient la clé de voûte du mouvement, désormais nommé Ceux de la Résistance.

Nommé en 1943 responsable militaire, il est la même année précipité à la direction du mouvement après le départ pour Londres de Jacques Lecompte-Boinet, et l'arrestation du second de celui-ci, Paul Arrighi, le père de Pierre qu'il avait lui-même recruté.

Ayant échappé à l'arrestation qui a emporté son père, Pierre Arrighi est arrêté à son tour le 19 novembre 1943 par la Gestapo. Après avoir été interné à la prison de Fresnes et au camp de Compiègne-Royallieu, il est déporté au camp de Buchenwald le 22 janvier 1944.

Transféré au camp de Mauthausen en Autriche, il y rejoint son père Paul. Pourtant, si Paul Arrighi retrouve la France à la libération du camp, Pierre est gazé le 5 août 1944 au château d'Harteim. Il ne retrouvera jamais la France pour laquelle il a sacrifié sa vie à l'âge de 23 ans.

FRANÇOIS DELIMAL

Élève brillant et sportif accompli, François Delimal entre à l'École libre des Sciences Politiques en 1939. La défaite de 1940 le heurte de plein fouet : à seulement 18 ans, il tente aussitôt de rejoindre la France libre à Londres, mais est accablé par l'échec de son projet. Son désir de s'engager au service de la France n'en est pas ébranlé : dès 1942, il entre en résistance en participant au sein du réseau Gambetta à l'évasion d'aviateurs britanniques.

La même année, il est recruté par son camarade à l'École libre des Sciences Politiques, Pierre Arrighi, au sein du mouvement Organisation nationale de la Résistance, qui prend en 1943 le nom de Ceux de la Résistance.

François Delimal devient alors Jacques Fontaine : sous cet alias, il multiplie les missions de renseignement, de transport, ainsi que de parachutages d'armes et d'atterrissement. En 1943, revanche de François Delimal sur son départ avorté pour Londres en 1940 : il est envoyé dans la capitale britannique pour se former auprès des hommes de la France libre. Il y intègre leurs services secrets : le Bureau central de renseignement et d'action (BCRA).



Fort de cette nouvelle mission, il est parachuté en France à l'automne 1943 afin d'assurer les parachutages dans un vaste territoire comprenant douze départements de l'Est de la France. Alors qu'il n'a pas 22 ans, François Delimal outrepasse grâce à un talent et un courage brut sa condition de jeune homme à peine adulte, et se voit chargé de responsabilités immenses. Le destin de François Delimal se précipite le 20 mars 1944 lorsque la *Gestapo* l'arrête à Paris. Ultime acte de bravoure, il avale la capsule de cyanure fournie par le BCRA, préférant mourir que de compromettre son mouvement.

Sa mort est à l'image de sa vie tragiquement écourtée : le symbole d'un engagement remarquable au service de la France, et d'une force d'âme inébranlable.



Plaques commémoratives des élèves de Sciences Po morts pour la France (© Sciences Po Alumni)

CONCLUSION

Le plus jeune Compagnon de la Libération, Mathurin Henrio, a donné sa vie pour la France à l'âge de 14 ans. Aidant des maquisards à se cacher, il est surpris. Tentant de s'enfuir, il est lâchement abattu d'une balle dans le dos. Le lendemain, ce sont près de 3 000 personnes qui rendent hommage à un adolescent, mort pour la Patrie. Qu'est-ce qui peut bien pousser un jeune garçon à braver ainsi l'interdit et à s'engager pour un pays qu'il n'a hélas que peu connu ?

Peut-être, l'éducation patriotique qu'il a reçue, héritée des hussards noirs de la IIIe République, marqués par le premier conflit mondial. Ou bien, l'attrait plus prosaïque qu'un adolescent porte à la recherche de l'aventure. Ou encore, la volonté de se rendre utile, le désir de servir, le courage de défendre sa liberté et son avenir ou quelques motifs encore. Au fond, cette motivation leur appartient, et nous échappe certainement.

Nous avons présenté dans notre revue une multiplicité de parcours, chacun unique et personnel. Aucun ne permet de dresser un portrait généralisateur des Compagnons de la Libération. Pourtant, tous témoignent du même refus de la servitude qui animait des milliers de jeunes hommes et femmes, dont nous n'avons d'ailleurs pu présenter ici qu'une petite partie, à se lever contre l'occupant et à œuvrer à la libération du pays.



Mathurin Henrio

Nous espérons que cette revue culturelle contribuera à faire vivre la mémoire de ces jeunes Compagnons, qui ont choisi de mettre de côté l'insouciance de leur âge pour servir leur pays. Nous aspirons à ce que leur engagement demeure une source d'inspiration pour l'avenir et soit reconnu comme tel à travers toutes les générations, parce que c'est qui fera la force et la richesse de la France.

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

RÉSISTER AU FÉMININ : UN RÔLE SOUVENT OUBLIÉ

En termes de reconnaissance, les femmes demeurent les grandes oubliées de la Résistance : elles ne représentent que 8,6 % des titulaires de la médaille de la Résistance française, et seules six femmes figurent parmi les 1 038 Compagnons de la Libération.

Pourtant, alors même que la France ne leur reconnaît ni la citoyenneté ni l'égalité, une part importante d'entre elles s'engagent pour défendre leur patrie avec la même intensité que les hommes.

Ainsi, nous nous proposons d'explorer dans notre prochain numéro les destins de quelques-unes de ces héroïnes de l'ombre, trop longtemps restées dans l'oubli de l'Histoire.

Nous espérons vous retrouver parmi notre lectorat pour notre deuxième numéro !

EN ATTENDANT LA PARUTION DU PROCHAIN NUMÉRO :

L'Ordre de la Libération a consacré une exposition aux femmes dans la Résistance.

Le catalogue de l'exposition est disponible à l'achat en ligne ainsi qu'une vidéo commentée sur la chaîne *Youtube* de l'Ordre de la Libération.



Sauf mention contraire, toutes les iconographies sont la propriété exclusive du musée de l'Ordre de la Libération et ne peuvent être reproduites sans autorisation préalable.

© Musée de l'Ordre de la Libération